

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 9 (1901)
Heft: 5

Artikel: Charles Gleyre
Autor: Taverney, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-10719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

France et de l'Allemagne du Sud, comme étant le produit d'un mélange : c'est une race mixte, associant les caractères de la race celtique pure à ceux, beaucoup moins accusés, de la race kimrique ou germanique.

Quoi qu'il en soit, il y a donc eu, en Suisse, de nombreux mélanges, et ce sont eux, précisément, qui ont donné au caractère national ses qualités et ses défauts. Ce qui fait la force d'un pays et l'union de ses habitants, ce n'est pas l'unité de race, mais la communauté des efforts et la tradition de son développement historique. La Suisse, bien que très mélangée au point de vue anthropologique, peut avoir la prétention de former un tout ; et malgré des éléments ethniques fort divers, la nationalité est si bien établie que, sous le rapport du patriotisme, un seul et même cœur bat dans la poitrine de tous ses enfants.

Alex. SCHENK, prof.

CHARLES GLEYRE

(BIOGRAPHIE)

Tout le monde connaît quelques-unes au moins des œuvres de notre plus grand peintre vaudois ; beaucoup ignorent l'histoire de sa vie. Le bel ouvrage ¹ que Charles Clément a consacré à son illustre ami n'est pas à la portée de tous ; bien peu ont assez de loisirs pour lire une biographie de près de 400 pages. Les lignes qui suivent sont en bonne partie un résumé du livre de Clément.

Charles Gleyre est né à Chevilly, près de La Sarraz, en 1806. Simple fils de paysans, il fréquenta l'école primaire de son village ; il avait hérité de son père la passion du dessin.

¹ GLEYRE. *Etude biographique et critique, avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître*, par Ch. Clément. Genève, J. Sandoz. Paris, Didier et Cie.

Mais à peine avait-il reçu les premiers éléments d'une instruction rudimentaire, qu'il se trouvait en butte aux difficultés de l'existence. A l'âge de huit ans, il eut le malheur de perdre coup sur coup son père et sa mère. Le voilà seul au monde. Son oncle François, commissionnaire en marchandises, l'appelle chez lui à Lyon, et lui fait suivre, là encore, l'école primaire. Il voulait en faire un dessinateur de fabrique. L'idée n'était pas mauvaise ; Charles Gleyre, en suivant les conseils de son oncle, aurait pu sans doute obtenir, au bout de peu de temps, une place de premier dessinateur dans une grande industrie de luxe, celle des soieries, par exemple. A vingt et quelques années, il aurait eu une position faite, assurée, et aurait gagné beaucoup d'argent. Mais l'argent, ou plutôt le désir d'en gagner beaucoup, occupait peu de place dans ses préoccupations. Il se sentait une vocation plus haute, il voulait être artiste. On se figure sans peine les luttes qu'il eut à soutenir contre son oncle pour obtenir l'autorisation de se livrer corps et âme à son art favori. Le commissionnaire en marchandises, homme d'affaires, prévoyait les longues études, les séjours à Paris ou à l'étranger, engloutissant petit à petit le léger patrimoine ; l'avenir était incertain, le succès toujours douteux ; il connaissait le proverbe : gueux comme un peintre. Le jeune Charles, conscient de sa force, insouciant des détails matériels de l'existence, content de peu, presque de rien, épris de beaux rêves, esquissait déjà sans doute en esprit de superbes tableaux, et se déclarait prêt à affronter tous les hasards d'une existence aventureuse, pourvu qu'il pût suivre la voix intérieure qui lui disait : tu es un artiste.

Il part pour Paris à dix-neuf ans. Il se fait l'élève d'un maître de renom, Hersent ; il travaille avec suite, avec acharnement ; il est bientôt remarqué. Son oncle lui envoie de l'argent, pas bien souvent, et pas beaucoup. Charles doit être économe, il doit presque lutter contre la misère. Un

jour qu'il ne peut pas dessiner dans un atelier chauffé, il essaye de le faire dans sa petite chambre ; il faut faire du feu ; cela lui revient à vingt-cinq sous ; c'est trop ; il faudra y renoncer à l'avenir. Je passe rapidement sur ses années d'études, bien employées, mais moins intéressantes pour le public.

En 1828, il part pour l'Italie et passe par le canton de Vaud. Il va revoir Chevilly, où l'appellent ses plus chers souvenirs d'enfance ; il n'y retrouve plus les beaux arbres du verger paternel ; sa vieille maison a disparu ; on l'a remplacée par une neuve. Il se sent plus que jamais seul et sans foyer.

Vous devinez les joies intimes, les enthousiasmes juvéniles, les extases que suscitèrent chez Gleyre les incomparables trésors artistiques de l'Italie, et la nature de ce merveilleux pays, aussi digne d'étude, peut-être, pour un peintre, que ses œuvres d'art. Il passa plusieurs années en Italie, à Rome surtout. Il s'y lia avec les peintres français qui y séjournaient, Horace Vernet, Chenavard, Léopold Robert. Ces années auraient compté parmi les plus heureuses de sa vie s'il n'eût eu à lutter contre les difficultés matérielles. Il gagnait peu. Il vendait quelques dessins ; ses amis lui procuraient quelques leçons. Quand ses habits étaient trop blancs aux coudes, il les retouchait à l'aquarelle pour leur rendre la teinte voulue. On l'avait recommandé à l'impératrice de Russie ; il donna des leçons à sa fille ; mais ne possédant pas de vêtement convenable, il passait, en se rendant chez elle, chez un ami pour y emprunter un bel habit bleu barbeau, qu'il déposait au retour.

Il rêvait encore de lointains voyages, et l'occasion de réaliser ce vœu se présenta bientôt. Un riche Américain l'emmena avec lui en Grèce, en Syrie, en Egypte, en Nubie. Gleyre devait exécuter un certain nombre de dessins et d'aquarelles, était défrayé de tout, et recevait deux cents

francs par mois. C'était pour lui l'aisance, presque la vie large. Il partit avec joie. Les nouveaux pays qu'il allait voir, plus beaux encore que l'Italie, lui fournirent une ample récolte d'impressions et de souvenirs. Il observe avec sagacité la nature, les teintes du ciel, la lumière aérienne, la configuration des terrains ; et si plus tard, dans quelques-uns de ses tableaux, il se révéla si grand paysagiste, c'est en partie à ce voyage qu'il le doit.

Quoique rêveur, Gleyre avait une raison solide et ferme ; ce n'était ni un mystique, ni un halluciné. Il se passa pourtant en Egypte un événement étrange ; il eut, un soir, au bord du Nil, une sorte de vision, qu'il a relatée dans ses notes de voyage de la façon suivante :

« C'était le 21 mars 1835, par un beau crépuscule, sur le Nil, à la hauteur d'Abydos. Le ciel était si pur, l'eau si calme, qu'après la surexcitation de cerveau à laquelle je m'étais livré toute la journée, il m'eût été difficile de dire si je voguais sur un fleuve ou dans les espaces infinis de l'air. En me tournant du côté du couchant je crus voir, je vis certainement une barque de la forme la plus heureuse et dans laquelle était un groupe d'anges vêtus avec tant d'élégance et dans des positions si calmes et si nobles que je fus ravi. Insensiblement ils se rapprochèrent de moi et bientôt je pus distinguer leurs voix. Ils chantaient en chœur une musique divine. La barque parut s'arrêter au-dessous d'un bouquet de palmiers plantés sur la rive. La nappe étincelante étendue sur le fleuve reflétait si exactement ces objets charmants qu'ils me paraissaient doubles. Je ne l'oublierai de ma vie. La triple harmonie des formes, des couleurs et des sons était complète. »

De retour à Paris il fixa cette vision sur la toile, dans le tableau qui lui valut la célébrité, *Le Soir*, plus connu sous le nom de *Les Illusions perdues*.

Quelques mois après cet étrange incident de voyage les

rapports entre le riche Américain et lui devinrent tendus, on ne sait trop pour quelles raisons. Gleyre se décida à se séparer de lui, et le voilà seul en plein Sennaar. Il se fixa à Kartoum, et y resta près d'une année, vivant de la vie arabe, assez inoccupé, semble-t-il, abîmé dans la vie contemplative. On le voyait souvent le soir, aux abords de la ville, assis sur une pierre, regardant le paysage.

Il passait dans le pays pour un santou. Les malades venaient le consulter. Il leur donnait quelques médicaments, restes de ses provisions de voyage, et recevait en échange sa nourriture. Mais bientôt sa santé s'affaiblit : il fut atteint d'une maladie d'yeux. Cette partie de son existence n'est pas connue dans tous ses détails. Il n'aimait pas à en parler, et ses amis intimes n'en savaient guère plus que nous. Une personne qui l'a bien connu, M^{me} Cornu, répondait, plus tard, à une demande de renseignements : « Il aimait une jeune fille nommée Stella. C'était une belle Nubienne. Mais quand il fut devenu aveugle, l'amour cessa. » Et c'est tout ce que nous savons.

Des fièvres, son ophtalmie le firent revenir au Caire pour se soigner. Sa maladie d'yeux était grave, il était presque aveugle. Les traitements des médecins n'agissaient guère ; on lui conseilla de changer de climat. On l'embarque très malade sur un mauvais bateau partant pour Beyrouth. On l'installe sur le pont, et à plusieurs reprises les matelots le croient mort ; il entend leurs remarques, mais est trop faible pour répondre. Il dut probablement le salut à son singe favori, qui venait à chaque instant lui lécher les paupières. Ce manège amusait l'équipage, et l'on renvoyait d'une heure à l'autre le moment de le jeter à la mer. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil ; se fût-il rompu, il serait mort ignoré ; il n'avait encore produit aucune de ses grandes œuvres. Je ne puis entrer dans les détails, bien intéressants cependant, de son arrivée en Syrie, de sa convalescence chez des lazaristes

français, de son retour en Italie, puis à Lyon, puis à Paris.

Le climat de la France le rétablit peu à peu ; la vue lui fut rendue. Mais il n'était pas au bout de ses tribulations. Encore inconnu du grand public, très modeste, pas intrigant du tout, dédaignant les habiletés plus ou moins honnêtes dont certains artistes se servent pour arriver et tirer monnaie de leur talent, il était dans une situation plutôt précaire. Enfin un protecteur des arts, très connu, très lancé dans tous les mondes, le duc de Luynes, le charge de décorer son château de Dampierre, près de Paris. Gleyre y travaille plus d'un an, sûr pour ainsi dire d'arriver ainsi à la notoriété et de se faire sa place au soleil. Au moment où il va recueillir le fruit de ses peines, le fameux Ingres, déjà célèbre, presque dans l'opulence, réussit, par ses intrigues ou par celles de ses amis, à se faire attribuer la suite du travail, et fait effacer ou laisse effacer ce que Gleyre avait déjà peint. C'était un affront et une lâcheté. Ce fut pour Gleyre une blessure dont il saigna pendant bien des années ; mais seuls ses amis intimes la soupçonnèrent. Jamais il ne songea à se venger ; jamais on ne l'entendit parler d'Ingres avec aigreur ; jamais il ne dénigra ses œuvres.

Enfin il composa *Le Soir*, et cette fois ce fut le succès. Il était classé dès lors parmi les grands artistes et pouvait regarder l'avenir avec confiance. Le célèbre Delaroche, partant pour Rome, lui confiait ses élèves et la direction de son atelier. Gleyre pouvait en tirer un beau revenu. Mais se souvenant de la peine qu'il avait eue dans sa première jeunesse à récolter les 20 ou 30 francs destinés chaque mois à son professeur, il ne voulut accepter aucun argent de ses élèves. Il en eut beaucoup ; il leur fit part de son expérience, il les encouragea de ses conseils pendant vingt-sept années consécutives.

Gleyre avait alors 37 ans. Il avait atteint l'âge mûr avant de donner sa mesure. Dès lors il est estimé, il est admiré ou

recherché par tout ce que Paris comptait d'hommes distingués ou illustres. Taine, en particulier, se fit son ami. Il resta à Paris jusqu'à la fin de ses jours, et l'histoire de sa vie se confond avec celles de ses tableaux. Outre la beauté du dessin, l'habileté de la facture, l'harmonie de la composition, on y retrouve la plupart des généreux sentiments qui ont fait battre cette grande âme. On connaît ses principales œuvres : *Le Soir*, déjà indiqué ; *La Séparation des apôtres*, glorification du dévouement à une grande cause ; *Les Bacchantes* ; *Le Major Davel*, où Gleyre a définitivement fixé les traits d'un héros désintéressé comme lui ; *Les Romains passant sous le joug*, chant de victoire des luttes pour l'indépendance ; *Hercule aux pieds d'Omphale* ; *Minerve et les Grâces* ; *La Charmeuse* ; enfin *L'Enfant prodigue*, où Gleyre, s'écartant sensiblement de la tradition biblique, a représenté surtout l'amour maternel, pensant sans doute à sa mère, dont il avait gardé le plus tendre souvenir.

Il travaillait à une toile intitulée le *Paradis terrestre*, lorsque la mort le surprit brusquement en 1874. Ses restes ont été déposés à Chevilly, puis solennellement transférés à Lausanne, au cimetière de La Sallaz.

A. TAVERNEY.

UNE MANUFACTURE DE SOIE A YVERDON

AU XVII^e SIÈCLE

La ville d'Yverdon a joué un rôle très important à l'époque du « grand refuge », c'est-à-dire au moment où les protestants français fuyaient la persécution violente qui accompagna et suivit la révocation de l'Edit de Nantes. Placée sur la grande voie de communication que suivaient ces malheureux en se rendant de Genève à Berne et à Zurich, elle fit des sacrifices nombreux et considérables en leur faveur. De